



LA MAISON
DE GEORGE SAND

LES ENGAGEMENTS POLITIQUES ET SOCIAUX DE GEORGE SAND



+ DOSSIER
THÉMATIQUE



RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE

Liberté
Égalité
Fraternité

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

« POUR MOI, MA CHÈRE MAMAN, LA LIBERTÉ DE PENSER ET D'AGIR EST LE PREMIER DES BIENS », GEORGE SAND À MME DUPIN, 31 MAI 1831, CORRESPONDANCE, TOME I

L'entreprise d'*Histoire de ma vie* et la manière dont cette œuvre est conçue témoignent de l'engagement de George Sand. Héritage de la Révolution, l'égalité ouvre le genre autobiographique à qui le souhaite : « Transmettez la vie de vos pères à vos fils, faites-vous des titres et des armoiries, si vous voulez, mais faites-vous-en tous ! ». George Sand proclame ainsi sa solidarité avec ses contemporains, hommes et femmes. Pas question pour elle de distinguer sa cause de celle de l'humanité. Au contraire, il s'agit de montrer que ce qui vaut pour l'un vaut pour chacun d'entre nous, au nom de l'égalité, principe aimé et partagé avec son ami Pierre Leroux. « Mon individualité est inscrite dans l'humanité toute entière » : elle martèle son adhésion pleine et entière à une perspective progressiste de l'humanité, placée sur la voie de la solidarité et de l'élévation, dont elle puise l'inspiration dans le socialisme de Pierre Leroux et le catholicisme social de l'abbé de Lamennais. Convaincue que la justice, l'égalité et le progrès sont en marche, elle croit en une vie et une société meilleures. Elle rêve ardemment la fin des inégalités sociales pour aboutir à une communauté humaine soudée et régie par la fraternité.

Dès 1835, l'engagement politique de George Sand est effectif, à la fois pour des raisons personnelles (elle lutte pour sa propre liberté) et collectives (elle est imprégnée d'un idéal communautaire). L'échec de la révolution de 1848 et le coup d'État de 1851 la freinent dans ses activités militantes. Néanmoins, elle continue d'exposer sa pensée jusqu'à sa mort.

Le 19^{ème} siècle se caractérise par la prégnance d'inégalités et d'injustices dans tous les domaines : suffrage censitaire, industrialisation donnant naissance à un prolétariat de plus en plus nombreux et pauvre, conditions de travail éprouvantes, grèves et syndicats interdits jusqu'à la deuxième moitié du siècle. Autant de thèmes propices à l'engagement de George Sand au nom de l'égalité et croyant fermement au potentiel du peuple.



01. Portrait de George Sand par Auguste Charpentier, 1838

LA CROYANCE EN UNE SOCIÉTÉ NOUVELLE

Les échanges jouent un rôle clé dans la construction des idées politiques et sociales de George Sand : certaines rencontres décisives – comme avec Michel de Bourges, l'abbé de Lamennais ou Pierre Leroux – affinent ses réflexions. Si la **révolution de 1830** lui fait croire en la capacité du peuple à créer une société nouvelle, porteuse de justice, le point culminant de son combat politique est atteint en 1848 avec l'installation d'une République sociale. La révolution de 1830 déclenche la conscience républicaine de George Sand, au cours de sa rencontre avec Jules Sandeau. Avec l'avocat Michel de Bourges, elle affirme son engagement militant par des actes concrets : rédaction d'articles, réunions de l'opposition républicaine dans son appartement parisien quai Malaquais, présence au **procès des insurgés d'avril 1834**. Sa rencontre avec Lamennais et Pierre Leroux affine son orientation politique et spirituelle. L'engagement de Lamennais pour l'amour fraternel, la liberté et la justice trouve écho dans le cœur de George Sand qui publie des articles dans le journal du prêtre, *Le Monde*. Mais Lamennais désapprouve la ferveur socialiste et féministe de George Sand, leur collaboration prend rapidement fin. C'est au contact de Pierre Leroux que George Sand devient véritablement socialiste, avec d'importantes répercussions sur son œuvre romanesque. Pour Leroux, il s'agit d'un retour aux sources du christianisme avec un idéal fraternel et spirituel.

En 1840, George Sand rencontre Agricol Perdiguier, compagnon menuisier et républicain. Son *Livre du compagnonnage* le sort de l'anonymat. George Sand le prend comme modèle pour son héros du *Compagnon du Tour de France*. Elle l'appuie financièrement, matériellement et moralement dans son engagement. Élu représentant du peuple en 1848, Perdiguier s'engage contre les premières mesures conservatrices, défend la liberté de la presse et plaide en faveur de la limitation du temps de travail.

George Sand maîtrise son sujet et impressionne même ses adversaires. En mai 1848, après l'échec des élections législatives, elle s'entretient avec le conservateur Alexis de Tocqueville, il dit : « c'était la première fois que j'entrais en rapport direct et familial avec une personne qui pût et voulût me dire en partie ce qui se passait dans le camp de nos adversaires. Les partis ne se connaissent jamais les uns les autres : ils s'approchent, ils se pressent, ils se saisissent, ils ne se voient point. Mme Sand me peignit très en détail et avec une vivacité singulière l'état des ouvriers de Paris, leur organisation, leur nombre, leurs armes, leurs préparatifs, leurs pensées, leurs passions, leurs déterminations terribles. »

* Révolution de 1830

Ou révolution de Juillet, il s'agit la seconde révolution française, après celle de 1789. Elle porte sur le trône un nouveau roi, Louis-Philippe Ier, à la tête d'un nouveau régime, la monarchie de Juillet, qui succède à la Seconde Restauration.

Cette révolution se déroule sur trois journées, les 27, 28 et 29 juillet 1830, dites « Trois Glorieuses ».

* Procès des insurgés d'avril 1834

Le 9 avril 1834, les ouvriers de la soie, les canuts de Lyon, se soulèvent suite à la dénonciation des baisses de

salaires. Adolphe Thiers, ministre de l'Intérieur, laisse les manifestants ériger des barricades puis ordonne aux troupes de reconquérir la ville. Le bilan est environ de 600 morts et 10 000 arrestations pendant cette « Sanglante semaine ». Le procès, de grande ampleur, se déroulera en 1835.



02.



03.



04.

02. Michel de Bourges, 1835

03. Félicité de Lamennais, Lancôme, 1827

04. Pierre Leroux, Carjat, 1865

« QUE NE POUVONS-NOUS FAIRE UN JOURNAL ! », À CHARLES DUVERNET : L'ENGAGEMENT PAR LA VOIE DU JOURNALISME

Au 19^{ème} siècle, les frontières entre politique, littérature et journalisme sont étanches. Les articles de George Sand s'imprègnent de cette fluidité, en tenant compte de deux réalités. La première concerne les restrictions de la censure imposées par les régimes politiques. La seconde s'inscrit dans les événements révolutionnaires de 1789 qui font des journaux un outil de communication citoyen.

Sous la Monarchie de Juillet, George Sand a appris le « métier d'écrire » dans les bureaux du journal satirique *Le Figaro*. De plus, elle publie la plupart de ses romans en feuilletons dans des revues littéraires et des journaux. Elle utilisera par la suite la presse comme vecteur de ses idées politiques et sociales.

Son activité journalistique devient conséquente, à la faveur de l'ébullition politique qui anime les années 1830-1840. Sa motivation est renforcée par l'influence intellectuelle de Pierre Leroux. Par la voie du journalisme, il s'agit de convertir le peuple à une vision égalitaire du socialisme. Elle crée un journal d'opposition, *L'Eclaireur* (1844), dans l'Indre. A Paris, elle participe au journal national d'opposition *La Réforme* et rédige des *Bulletins de la République* (journal officiel du gouvernement provisoire) dès les premiers jours de la révolution de 1848. Elle crée par ailleurs *La Cause du peuple* (journal d'information et d'opinion, insistant davantage sur ses idées politiques que sur l'événementiel) tout en publiant de nombreuses brochures.

La revue indépendante (1841-1848)

La création et les débuts de ce périodique illustre les difficultés financières inhérentes à l'entreprise journalistique. Lorsque George Sand et Pierre Leroux le fondent en 1841, ils ne peuvent se rémunérer et doivent publier à intervalles irréguliers dans l'attente de fonds suffisants. Les articles publiés remportent un succès certain en raison d'une mise en lumière émotionnelle des problèmes sociaux. George Sand y publie *Horace* en 1842 ainsi que divers textes mais se désengage de l'aventure à partir de 1843. Elle y publie néanmoins, entre octobre et novembre 1843, *Fanchette*, *Lettre de Blaise Bonnin à Claude Germain*. Cette initiative trouve rapidement ses limites, George Sand percevant la nécessité de communiquer les faits au niveau local, par le biais d'un journal d'opposition.

L'Eclaireur (1844-1848)

Suite à l'affaire *Fanchette*, fait local, il est décidé de créer en 1844 un journal d'opposition dans l'Indre nommé *L'Eclaireur*. Il a pour but de répondre à sa volonté de dénoncer les failles morales des institutions conservatrices locales. C'est

également un moyen pour George Sand de véhiculer ses idées républicaines. Enfin, il s'agit de prendre ses distances avec une presse parisienne centralisée, éloignée des réalités provinciales, et qui crée donc des incompréhensions. Son activité d'éditrice est entravée par l'ingérence du gouvernement. Officiellement, George Sand ne fait pas partie du comité de direction mais, faute de trouver un éditeur compétent, elle s'investit dans la rédaction plus longtemps qu'initialement prévu. Sa correspondance avec Charles Duvernet illustre les problèmes et pressions qu'elle rencontre dans cette expérience de terrain. Il faut trouver un imprimeur local, en vain. C'est à Paris que ses amis font imprimer le journal. *L'Imprimerie de Boussac*, fondée par Pierre Leroux et George Sand, dont elle finance les machines et les matériaux, rencontre des difficultés et révèle de nombreux désaccords. Tout en martelant qu'il s'agit d'une entreprise commune, George Sand n'hésite pas à exprimer clairement ses divergences d'opinion avec ses amis et collaborateurs.

La Réforme (1843-1850)

Ce journal parisien est le principal concurrent du *National*: le premier est enclin au socialisme, le second est plus libéral et modéré. Fondé par Alexandre Ledru-Rollin en 1843, de nombreuses personnalités de gauche du monde judiciaire, politique et littéraire comme Louis Blanc, Karl Marx, Proudhon ou encore Pierre Leroux y sont convoquées pour défendre des idées politiques et sociales fortes. La participation de George Sand sous la forme d'un **roman-feuilleton** apporte un gage de réussite en termes de diffusion et de bénéfices.

Les Bulletins de la République (1848)

Après la révolution de 1848, le gouvernement provisoire se dote d'un journal officiel publié sous l'ordre du «citoyen Ledru-Rollin». George Sand y participe dès mars 1848. La forme est celle d'un feuillet portant en pleine page des proclamations idéologiques. George Sand y écrit notamment un plaidoyer en faveur de l'amélioration du sort des femmes pauvres. Le ton passionné cherche à susciter l'adhésion des populations plus humbles : «La société, vous allez y porter la main. Travailleurs, c'est un édifice que vous allez construire pour la postérité. Ne souffrez pas qu'il soit bâti pour quelques-uns seulement, tandis que l'humanité resterait à la porte, nue, affamée, avilie, désespérée. »



* Roman-feuilleton

Roman populaire dont le récit, publié en épisodes dans un quotidien.

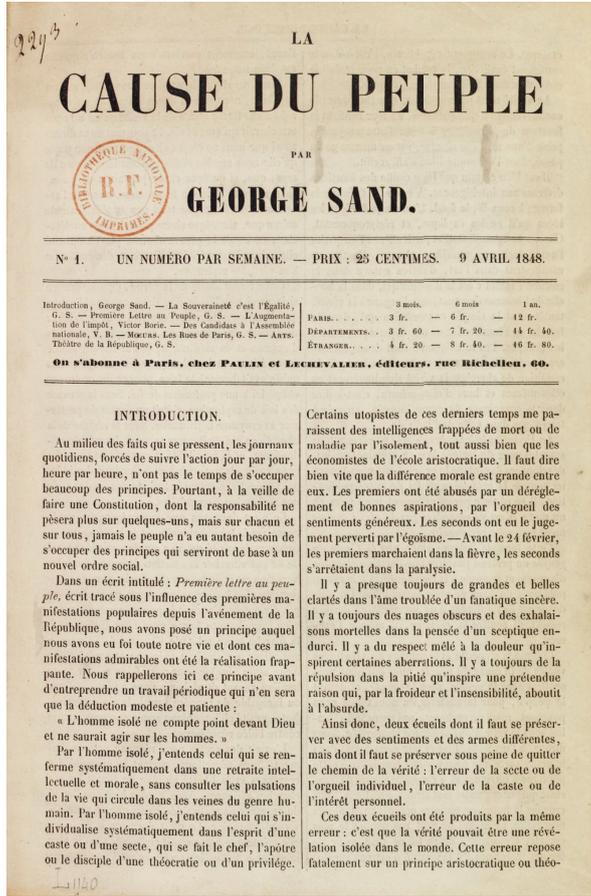
Dans le *Bulletin* n° 16 du 15 avril 1848, George Sand exprime à Ledru-Rollin, ministre de l'intérieur du gouvernement provisoire, sa conscience des injustices sociales. Elle y affiche son attachement au suffrage universel et n'hésite pas à revendiquer l'usage de la manifestation, elle qui rejette la violence, pour instaurer l'égalité.

Elle écrit : « les élections, si elles ne font pas triompher la vérité sociale, si elles sont l'expression des intérêts d'une caste, arrachée à la confiante loyauté du peuple, les élections, qui devaient être le salut de la République, seront sa perte, il n'en faut pas douter. Il n'y aurait alors qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté, et d'ajourner les décisions d'une fausse représentation nationale ».

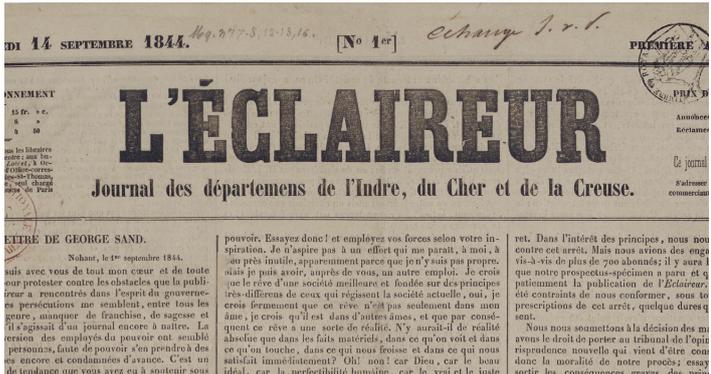
La cause du peuple (1868-1872)

Paru entre le 9 et le 23 avril 1848 parmi une multitude de journaux démocratiques, ce journal donne la préférence à l'idéologie politique, mettant au second plan les événements : « Au milieu des faits qui se pressent, les journaux quotidiens, forcés de suivre l'action jour par jour, n'ont pas le temps de s'occuper beaucoup de principes ».

L'insuffisance de fonds de diffusion en interrompait la publication. Par la voie du journalisme et en donnant la parole aux plus modestes, George Sand dresse un portrait des conditions de travail, à Paris et dans le Berry. Richement documentée, elle fait parler l'ouvrier qui aborde les pratiques malsaines des bureaux d'embauche et décrit les lieux de travail. Blaise Bonnin, le paysan, fustige le coût des impôts et du fermage, des emprunts à taux élevés. Les solutions évoquées demeurent les mêmes : la force du collectif, du respect mutuel et de la fraternité.



06. Une de La Cause du peuple, 9 avril 1848



05. Une de L'éclaireur, 14 septembre 1844



07. Une de La Réforme, 29 juillet 1848

LA FOI EN L'ÉGALITÉ ET L'HUMANITÉ MALGRÉ LES DÉCEPTIONS

L'échec de la République et la mise en place du Second Empire, nourrissent un fort sentiment d'échec auprès de George Sand. Si elle se désengage politiquement au cours des années 1860, elle plaide activement pour ses amis inquiétés par le régime autoritaire. Elle refuse également tout privilège comme son entrée à l'Académie.

En 1870, George Sand, vieillissante et en retrait à Nohant, rejette l'horreur de la guerre, la violence de la Commune. Néanmoins, elle conserve son enthousiasme et sa foi en la démocratie et l'égalité, avec un peuple souverain.

Sur le plan politique, l'élan de février 1848 cède rapidement le pas à l'immobilisme. Il y a l'absence d'un programme politique d'envergure (des décrets épars sont votés), les **ateliers nationaux** sont vidés de leur sens premier mais aussi la pression des groupes politiques les plus extrémistes exercée par une bourgeoisie fraîchement unie. Détentrice du droit de vote, cette dernière, freine voire met à l'arrêt tout projet de réforme. Enfin on se demande si le peuple est vraiment prêt pour la démocratie ? Sur 9 millions d'électeurs, 7 millions ne savent pas lire. Les *Bulletins* distribués partout en France, ont par conséquent une portée toute relative.



08. Terrassement du Champ-de-Mars par les ouvriers des Ateliers nationaux

* Ateliers nationaux

Organisation destinée à fournir du travail aux chômeurs parisiens après la révolution de février 1848. L'État intervenait directement en fournissant, en organisant et en payant le travail.

1848 : DU RÊVE À LA DÉSILLUSION

Pour George Sand, la République ne doit pas être perçue comme dangereuse : elle prône la marche en douceur vers des élections.

A partir de 1848, sa foi dans le « peuple » devient de plus en plus nuancée et réaliste : la définition même du « peuple » français ne renvoie pas la même image selon que l'on parle du peuple de la province, analphabète, paysan et croyant, ou du peuple de Paris, le prolétariat. Sa crainte première est la violence.

La bourgeoisie et les propriétaires terriens ont davantage tiré profit des ruses que peut offrir le suffrage universel masculin : la manipulation des masses. C'est ainsi que les socialistes sont présentés comme des communistes, nom qui signifiait pour les paysans « la destruction de la famille, le pillage, le vol ». La nouvelle assemblée de députés comporte plus de grands propriétaires terriens qu'aucune Chambre sous le règne de Louis-Philippe : 500 sièges pour la bourgeoisie modérée, 300 royalistes, 100 socialistes. Les « rouges » restent « accablés sous le poids de leur propre dogme de la souveraineté nationale ». « Vive la République du privilège » selon les mots de George Sand, qui fait barrage contre la révolution sociale tant souhaitée.

En juin 1848, à l'annonce de la fermeture des ateliers nationaux et de l'annulation du droit du travail, des milliers d'ouvriers parisiens se regroupent et érigent des barricades. L'assaut est sanglant tout comme l'après-combat, environ 3000 insurgés sont assassinés. « Je ne crois plus à l'existence d'une République qui commence par tuer ses prolétaires » écrit alors George Sand à son amie Charlotte Marliani.

Portées par l'élan de la révolution de 1848, des femmes créent des clubs de discussion et revendiquent la transformation du Code Civil, réclamant notamment le droit au divorce. Le gouvernement ne leur accorde rien et fait fermer dès juillet 1848 tous ces clubs.

L'engagement de Geroge Sand est entier dans les moments les plus éprouvants. Surveillée, elle n'hésite pas à envoyer des lettres à ses amis en prison ainsi que des subsides aux familles des détenus. Ayant constamment besoin d'argent (ses obligations personnelles, notamment les dettes des Clésinger, ne la lâchaient pas), il lui faut redoubler de travail.

Malgré son retrait de la vie politique, elle poursuit ses réflexions sur les réalités sociales, par le biais de sa correspondance avec les prisonniers et affine sa pensée politique. Elle expose par exemple à Charles Poncey sa conception de la propriété, qu'elle divise en deux parties : la propriété particulière appartenant de fait à l'individu et la propriété commune qui doit appartenir à tous comme les richesses du sol. A ses yeux, les moyens de production doivent appartenir aux biens de la communauté.

Pour elle, il n'est pas question de voir le sang du peuple couler à nouveau. Elle estime que la gauche aurait besoin d'employer la force pour conserver le moindre pouvoir, ainsi elle refuse de s'engager et s'abstient de toute politique.



09. Club féminin en 1848, gravure, musée Carnavalet

SOUS LE SECOND EMPIRE, LA FORCE DE L'AMITIÉ

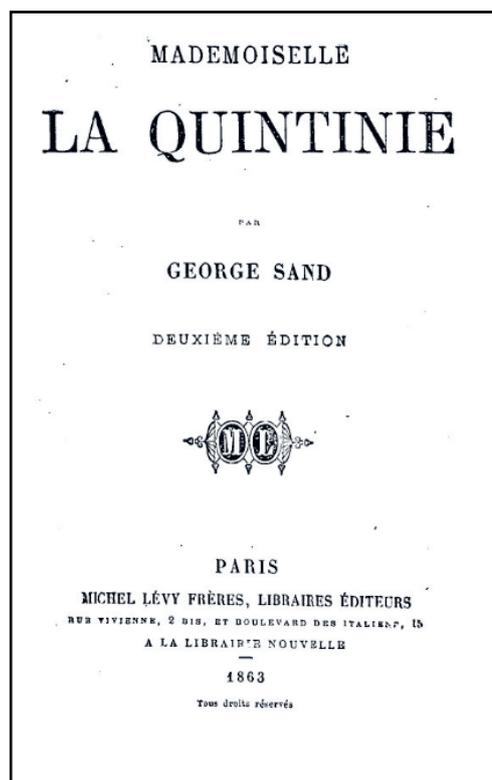
En 1851, le coup d'État de Napoléon, orchestré par des manipulations, des décrets et un référendum (2 plébiscites approuvant le coup d'État), s'accompagne d'arrestations massives et de déportations. A cette occasion George Sand annonce sa «démission politique».

Un certain nombre de ses amis et connaissances se trouvent emprisonnés, exilés ou prêts à la déportation. Au nom de l'amitié, George Sand sort de son silence et écrit, en janvier 1852, une lettre adressée à Louis Napoléon, son ancien ami, avec qui elle n'est plus en contact depuis un certain temps. Elle réclame l'amnistie générale.

« Amnistie ! amnistie bientôt, mon prince ! Si vous ne m'écoutez pas, qu'importe pour moi que j'aie fait un suprême effort avant de mourir ? Mais il me semble que je n'aurai pas déplu à Dieu, que je n'aurai pas avili en moi la liberté humaine, et surtout que je n'aurai pas démerité de votre estime, à laquelle je tiens beaucoup plus qu'à des jours et à une fin tranquilles. Prince, j'aurais pu fuir à l'étranger lorsqu'un mandat d'amener a été lancé contre moi, on peut toujours fuir ; j'aurais pu imprimer cette lettre en factum pour vous faire des ennemis, au cas où elle ne serait pas même lue par vous. Mais, quoi qu'il en arrive, je ne le ferai pas. Il y a des choses sacrées pour moi, et, en vous demandant une entrevue, en allant vers vous avec espoir et confiance, j'ai dû, pour être loyale et satisfaite de moi-même, brûler mes vaisseaux derrière moi et me mettre entièrement à la merci de votre volonté. » (20 janvier 1852, George Sand au Prince Napoléon)

Face à une censure omniprésente, George Sand continue de s'exprimer tout en utilisant d'autres biais que le journalisme comme par les romans, par sa correspondance personnelle ou encore le théâtre.

Pendant le Second Empire, elle agit en faveur de ses amis exilés, déportés ou emprisonnés, soutenue par le prince Jérôme Napoléon, cousin de Napoléon III. Elle lutte également contre l'Église catholique, qu'elle considère comme un danger pour les libertés individuelles. Dans son roman *Mademoiselle la Quintinie*, paru en 1863, George Sand fait une étude des mœurs de la société mais aussi de la religion et de son conservatisme grandissant. En réponse, l'Église inscrira l'ensemble de l'œuvre de George Sand à l'**Index librorum prohibitorum**.



10. Mademoiselle La Quintinie, George Sand, 1863

* Index librorum prohibitorum

Appelé aussi ILP (index des livres prohibés), ce catalogue instauré à l'issue du concile de Trente (1545-1563), liste les ouvrages que les catholiques romains n'étaient pas autorisés à lire. Le but était d'empêcher la lecture de livres jugés immoraux ou contraires à la foi.

LA NON-VIOLENCE COMME CREDO

En 1870, afin d'unifier les États allemands, le chancelier Prusse Bismarck cherche le moyen de faire la guerre à la France, « l'ennemi héréditaire ». Napoléon III tombe dans le piège et la guerre est déclarée. « Aimons-nous, n'aimons pas la guerre » écrit alors George Sand dans son journal le 12 juillet 1870. Rejetant la violence, préférant une lente transformation de la société, elle souhaite plutôt une Europe fraternelle : « ce qui naît de la violence est condamné à mourir de mort violente » (*Correspondance*, VI).

La situation politique est confuse. En 1870, la III^e République est proclamée après la défaite française à Sedan contre la Prusse. Mais l'Assemblée nationale élue est majoritairement composée de monarchistes. Celle-ci s'apprête à signer un traité de paix avec l'empire allemand et décide de reprendre aux Parisiens, partisans de la poursuite de la guerre, les canons qui ont servi à défendre la capitale. Une émeute éclate alors. La crainte d'un retour à la monarchie et la menace allemande semblent être à l'origine de la Commune.

Cette révolte parisienne a pour but de renforcer la République démocratique et prône une égalité sociale. Les revendications sont en faveur des ouvriers, avec notamment la demande de suppression du travail de nuit ou l'interdiction de la baisse des salaires. Réfugié à Versailles, le gouvernement décide de réagir par la force : lors de la « Semaine Sanglante » de mai 1871, l'insurrection est réprimée violemment.

George Sand écrit *Journal d'un voyageur pendant la guerre* compilant les événements phares, ses pensées et les difficultés de communication. En effet, les nouvelles de Paris sont filtrées par la presse conservatrice et les communications sont interrompues : c'est la censure.

Le 24 mars 1871, George Sand écrit à son ami Plauchut : « [Paris] s'est jeté dans l'extrême. Il a fait comme un locataire qui laisse brûler sa maison, et lui avec, pour jouer un mauvais tour à son propriétaire. [...] Sachez donc [...] que vous ne sauverez la République qu'en montrant beaucoup de patience et en tâchant de ramener les excessifs » (*Correspondance*, VI).

Sa longue correspondance avec Flaubert contient un dialogue politique, alors que tous les oppose. Pour celui-ci, l'humanité est « méprisable ». George Sand lui répond et publie sa longue lettre sous la forme d'un article paru dans le Temps, en septembre 1871 :

« On ne méprise pas son espèce. L'humanité n'est pas un vain mot. [...] Mon sentiment et ma raison combattent plus que jamais l'idée de distinctions fictives, l'inégalité des conditions, imposées comme un droit acquis aux uns, comme une déchéance méritée aux autres. Plus que jamais je sens le besoin d'élever ce qui est bas et de relever ce qui est tombé... Si c'est aujourd'hui le peuple qui est sous les pieds, je lui tendrai la main ; si c'est lui qui est l'opresseur et le bourreau, je lui dirai qu'il est lâche et odieux ».

Sa hantise du sang versé lors de la Commune, sa crainte de nouveaux affrontements sont sans appel : « Je hais le sang répandu [...] Non, non, ma vieillesse proteste contre la tolérance où ma jeunesse a flotté [...] Maudissez tous ceux qui creusent des charniers. La vie n'en sort pas. [...] Apprenons à être révolutionnaires obstinés et patients, jamais terroristes. [...] L'humanité ne rentrera dans le progrès que quand elle méprisera le mensonge dans l'homme, et respectera l'homme en dépit du mensonge » (*Correspondance*, VI)



II. Barricades dans Paris lors du soulèvement, le 18 mars 1871.

AU 19^E SIÈCLE, LA PLACE DE LA FEMME PAR RAPPORT À L'HOMME EST RAPPELÉE DANS LE CODE CIVIL. CELUI-CI POSE LE CADRE DE L'ÉPOUSE ET DE LA MÈRE OBÉISSANTES. EN SORTIR, C'EST S'EXPOSER AU REJET DES AUTRES. L'INÉGALITÉ EST DONC LE FERMENT DE CETTE SOCIÉTÉ OÙ RÈGNE LE PATRIARCAT.

L'expérience personnelle de George Sand (son mariage puis son divorce avec Casimir Dudevant) la sensibilise tôt à la situation de la femme. Cette cause devient ainsi un combat personnel.

Sous la Révolution Française, les femmes participent activement aux luttes populaires en prenant part aux pétitions et aux manifestations (marche sur Versailles le 5 octobre 1789 forçant le roi à rentrer définitivement à Paris, révoltes contre le prix et la qualité du blé juillet 1794). Elles profitent de la liberté d'expression pour créer des clubs. Parmi les plus réputés à Paris, on peut citer la *Société Patriotique et de Bienfaisance des Amies de la Vérité* (1791-1792). Fondé par Etta Palm d'Aedlers, ce club de femmes plaide pour l'éducation des petites filles pauvres puis réclame le divorce et les droits politiques. Ne pouvant pas prendre part aux délibérations des assemblées politiques, elles investissent les tribunes ouvertes au public où elles acquièrent le surnom de « tricoteuses ». Bien que l'égalité politique leur est refusée elles obtiennent des droits dans le domaine de l'égalité civile : divorce, mariage civil, droits de succession etc. Olympe de Gouges vient appuyer également ce besoin d'égalité des sexes avec la rédaction de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* en 1791.

Après la parenthèse révolutionnaire et républicaine, Napoléon Ier replace la femme sous l'autorité masculine en 1804 avec le Code Civil, fondant les relations entre les deux sexes sous le signe de l'inégalité. Jugée naturellement soumise à l'homme en tant qu'éternelle mineure, elle passe de l'autorité paternelle à celle de l'époux, car juridiquement « incapable » de répondre de ses actes ou de gérer ses biens. Ainsi, selon l'Article 213 du Code civil : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ». Mais l'égalité demeure complète face à l'impôt et à la prison. Si la femme n'est pas mariée, elle est considérée comme un être de second rang.

Mariée à 18 ans sous le régime de la communauté, Aurore Dudevant perd l'administration de ses biens au profit de son mari, Casimir. Celui-ci gère alors la propriété familiale de Nohant. Malgré de nombreuses tentatives d'arrangements, le couple ne s'entend pas. George Sand ne peut demander le divorce, considéré comme « poison révolutionnaire » et aboli par le Code Civil en 1816 puis rétabli en 1886. Suite à des violences conjugales répétées, George Sand dépose auprès du tribunal de La Châtre une demande de séparation de corps et de biens le 30 octobre 1835. Cette dernière est prononcée le 16 février 1836 et sera maintenue suite à l'appel formulé par Casimir fin juillet 1836. Elle récupère ainsi l'héritage de sa grand-mère, dont le domaine de Nohant mais aussi la garde de ses enfants, Maurice et Solange.

George Sand réclame l'égalité des sexes et le droit au divorce pour faire cesser les injustices et la frustration des femmes dans le mariage.

Le milieu littéraire dans lequel elle évolue la contraint à utiliser des subterfuges. Afin de vivre de son métier et de nourrir sa curiosité intellectuelle sans être inquiétée Aurore Dupin prend ce pseudonyme masculin : George Sand. Puis, elle obtient une dérogation de travestissement de la Préfecture de l'Indre lui permettant de porter l'habit masculin sans être hors-la-loi et lui permettant de se déplacer plus librement dans Paris.

Dans ses romans, George Sand donne la parole aux femmes et véhicule ainsi ses idées sur le mariage, l'amour, la parentalité et l'accès au savoir. Elle place au sommet les vertus de la fidélité, de l'amour vrai, du mariage et de la maternité tout en proposant une critique des mœurs de la société.

Dans *Indiana*, son premier roman, George Sand met en lumière une jeune femme tentant d'échapper à une union conjugale malheureuse. Dans la préface d'une réédition de 1842, la romancière prend parti pour la cause des femmes : « c'est celle de la moitié du genre humain, c'est celle du genre humain tout entier ; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître ».

Elle s'indigne de « l'injustice » et de la « barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage ». Elle publie également dans le journal *La Revue indépendante* un roman féministe, *Isidora* en 1846. Le protagoniste Jacques Laurent explique que la question pour lui est de « régler les rapports de l'homme et de la femme dans la société, dans famille, dans la politique ».



12. Club patriotique de femmes, Lesueur, 1791, musée Carnavalet

UNE IMPORTANCE PARTICULIÈRE ACCORDÉE À L'ÉDUCATION : FONDEMENT DE TOUTE ÉGALITÉ

Afin de s'extraire de la domination masculine, George Sand préconise l'égalité intellectuelle. Sortir de l'ignorance est une nécessité.

Au cours du 19^{ème} siècle, l'éducation des filles devient un enjeu pour la société. Plusieurs traités pédagogiques voient le jour, mettant en lumière les différences politiques, religieuses et morales conçues entre les deux sexes. De nombreux ouvrages destinés à la femme insistent sur le futur rôle d'épouse et de mère.

Dès les années 1810, l'État cherche à légiférer sur l'éducation, sans disposer de fonds nécessaires pour s'imposer face aux collectivités. En 1816, une ordonnance impose aux communes de délivrer une instruction publique à tous les enfants (cette obligation est élargie aux filles en 1819). Les filles reçoivent les rudiments pédagogiques (lire, écrire, compter) et sont initiées aux travaux d'aiguille. En 1833, les lois Guizot imposent à chaque commune de fonder une école communale distincte des établissements privés. L'État se dote d'un corps d'inspecteurs pour imposer l'autorité de l'État (limitant ainsi celle des notables locaux) et faire un état des lieux du système scolaire (locaux, matériel, instituteurs). Ces dispositions sont partiellement étendues aux filles en 1836. En 1850, la loi Falloux incite l'ouverture d'une école pour filles dans chaque commune et l'ouverture d'une école normale par département. Mais la formation des institutrices reste l'apanage des congrégations. Les filles issues de milieux favorisés reçoivent une formation plus poussée par le biais de cours privés ou dans des couvents. Sensibilisées à l'art (avec la musique, le dessin ou le chant), elles ont un rôle de transmission auprès de leurs enfants ou d'invités. Ce n'est qu'à partir de 1867 que Victor Duruy crée des cours secondaires sans enseignement religieux. Il faut attendre la loi Camille Sée de 1880 pour instaurer des lycées de jeunes filles.

Pour l'écrivaine, seule l'éducation permet aux femmes de gagner la liberté en pensant par elles-mêmes. Sa revendication est par conséquent l'égalité intellectuelle et dénonce l'attitude des hommes qui consiste à maintenir les femmes dans l'ignorance afin d'asseoir leur domination. Dans des lettres fictionnelles, un mystérieux narrateur échange avec Marcie qui doute de ses possibilités intellectuelles : « On enseigne la philosophie aux jeunes garçons. On devrait nécessairement l'enseigner aux jeunes filles. Je sais que certains préjugés refusent aux femmes le don d'une volonté susceptible d'être éclairée, l'exercice d'une persévérance raisonnée. Beaucoup d'hommes aujourd'hui font profession d'affirmer physiologiquement et philosophiquement que la créature mâle est d'une essence supérieure à celle de la créature femelle. Cette préoccupation me semble assez triste, et, si j'étais femme, je me résignerais difficilement à devenir la compagne ou seulement l'amie d'un homme qui s'intitulerait mon dieu. Non, Marcie, loin de moi, loin de vous cette pensée que vous n'êtes pas apte à concevoir et à pratiquer la plus haute sagesse que les hommes aient pratiquée ou conçue. La précipitation de vos besoins,

l'ardeur de vos pensées inquiètes ne prouvent rien sinon que vous avez une âme forte et que vous n'avez pas encore trouvé la nourriture qu'elle réclame. Cherchez-la dans les livres sérieux. Appliquez-vous à les comprendre, et, si vous sentez quelques fois vos facultés rebelles, sachez bien qu'elles sont ainsi par inexpérience et non par impuissance. Les femmes reçoivent une déplorable éducation ; et c'est là le grand crime des hommes envers elles. » (*Sixième Lettre à Marcie*, textes politiques publiés dans *Le Monde*, 1837.)

George Sand déplore l'insuffisante éducation des filles qui, en plus, conforte leur « vocation » maternelle. Si elle dresse dans ses œuvres des portraits de jeunes filles vives et douées (on pense notamment à la petite Fadette), elle ne se risque pas au récit d'éducation. L'égalité intellectuelle doit aboutir à l'égalité sociale. Elle applique ce principe à Nohant. Toujours selon un ordre naturel des choses, l'égalité sociale donne lieu à l'égalité civile, dans le mariage et dans la famille.



13.14. École de filles et de garçons à Hellemmes dans le Nord vers 1900. Les jeunes filles sont en pleine leçon de couture, les garçons en pleine leçon de français ou de mathématiques. On voit que les murs de la classe de garçons sont tapissés de posters scientifiques, ceux des filles sont blancs.

GEORGE SAND ET LES DROITS POLITIQUES DE LA FEMME

Suivant cette logique d'égalité intellectuelle, puis sociale, enfin civile, George Sand s'interroge sur la quête de droits politiques, à commencer par le droit de vote et la voit comme un leurre et réducteur. A son époque, d'autres femmes ont des positions plus tranchées sur la condition féminine. A l'instar de Flora Tristan, Suzanne Voilquin, Pauline Roland ou encore Jeanne Deroin qui réclame une pleine égalité entre les hommes et les femmes et se présente aux élections législatives de 1849. Elles s'engagent toutes activement par le biais du militantisme. Certaines publient des textes politiques, comme *L'Union ouvrière* de Flora Tristan en 1844, d'autres développent la presse féminine comme Suzanne Voilquin avec *La tribune des femmes*. Autour d'Eugénie Niboyet, le journal la *Voix des femmes* mène inlassablement le combat pour le droit de vote et d'éligibilité des femmes.

La réflexion sur la condition féminine prend deux directions, que l'on peut appréhender en observant les relations pas toujours cordiales entre George Sand et Flora Tristan, proches dans certaines idées, notamment dans la nécessité d'éduquer le peuple et d'aller à sa rencontre. Ainsi en 1837, Flora Tristan reproche à George Sand ses critiques prudentes de la condition féminine derrière la fiction du roman et un pseudonyme masculin.

En 1848, George Sand rejette la proposition d'une éventuelle candidature aux législatives pour soutenir la cause des femmes, candidature soumise par *La voix des femmes* que porte Eugénie Niboyet. Selon elle, il faut réfléchir à la meilleure façon de parvenir à l'égalité entière des sexes. Pour cela, les femmes doivent se libérer de l'autorité masculine pour penser par elles-mêmes et ne plus subir l'influence masculine telle que celle du père, du mari ou prêtre. Ce n'est qu'à cette condition qu'elles pourront intervenir dans la sphère politique.

« Il ne m'a jamais semblé possible que l'homme et la femme fussent deux êtres absolument distincts. Il y a diversité d'organisation et non pas différence. Il y a donc égalité et non point similitude. J'admets physiologiquement que le caractère a un sexe comme le corps, mais non pas l'intelligence. [...] Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement. [...] Quelques

femmes ont soulevé cette question : Pour que la société soit transformée, ne faut-il pas que la femme intervienne politiquement dès aujourd'hui dans les affaires publiques ? J'ose répondre qu'il ne le faut pas, parce que les conditions sociales sont telles que les femmes ne pourraient pas remplir honorablement et loyalement un mandat politique.

La femme étant sous la tutelle et dans la dépendance de l'homme par le mariage, il est absolument impossible qu'elle présente des garanties d'indépendance politique, à moins de briser individuellement et au mépris des lois et des mœurs, cette tutelle que les mœurs et les lois consacrent. [...] Pour ne pas laisser d'ambiguïté dans ces considérations que j'apporte, je dirai toute ma pensée sur ce fameux affranchissement de la femme dont on a tant parlé dans ce temps-ci. Je le crois facile et immédiatement réalisable, dans la mesure que l'état de nos mœurs comporte. Il consiste simplement à rendre à la femme les droits civils que le mariage seul lui enlève, que le célibat seul lui conserve ; erreur détestable de notre législation qui place en effet la femme dans la dépendance cupide de l'homme, et qui fait du mariage une condition d'éternelle minorité. [...] ». (*Lettre n° 3910 aux membres du Comité Central*, dans *Correspondance*, tome VIII.)

Pour George Sand, il faut avant tout intégrer l'égalité des sexes dans la vie quotidienne, le mariage, la famille, les relations entre un homme et une femme.

Autre femme marquant œuvrant pour une société égalitaire, Louise Michel connaîtra une destinée différente de celle de George Sand. Institutrice, Louise Michel participe activement aux événements de la Commune, ce qui lui vaut la déportation en Nouvelle-Calédonie où elle poursuit son militantisme par la voie de l'instruction et la défense des kanaks. De retour en France, elle multiplie les discours, conférences et manifestations, infatigable militante.

Souvent incomprise et violemment critiquée, George Sand a mené des combats d'envergure nationale. Elle n'en oublie pas pour autant Nohant, son refuge, son repaire. Elle y puise une inspiration quotidienne et met en lumière, par sa notoriété, des situations locales qu'elle dénonce, par tous les moyens.



15. *Voix des femmes*, journal de Eugénie Niboyet, 20 mars 1848

FAIRE FACE À LA CRITIQUE

George Sand fera l'objet de vives critiques, notamment en lien avec l'accueil de son Œuvre. Ses succès en tant que femme de lettres attisent scandale et jalousie dans un milieu masculin. Les nombreuses caricatures à son encontre popularisent la représentation de la femme-auteur travestie en homme. Les premières caricatures s'inscrivent dans un préjugé de société fortement ancré : une femme doit s'occuper du foyer et de ses enfants mais pas d'écriture, réservée au sexe dit fort. Les femmes de lettres sont fortement critiquées et surnommées les bas-bleu sous la monarchie de Juillet. Daumier fera une série de caricatures nommée «*Les Bas-Bleus*» parues dans *Le Charivari*, stigmatisant ces femmes-travailleuses et désireuses de s'émanciper. Le Touchatout la caricature comme en bergère, reléguant ses écrits au genre mineur, celui des romans champêtres mais soulignant également le pacifisme avec lequel elle a défendu ses valeurs républicaines.

Mais la caricature stigmatise avec encore plus de force son engagement politique et sa solidarité envers ses amis républicains au cours de la révolution de 1848. Les attaques se font plus crues, avec des allusions injurieuses sur les prétendues mœurs de l'écrivaine.

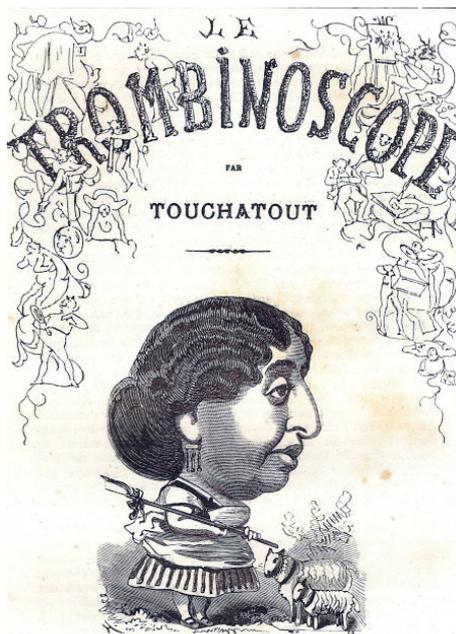
George Sand entend mener un vaste combat pour le peuple. La féministe Eugénie Niboyet avait baptisé sa revue *La voix des femmes*, George Sand appelle la sienne *La cause du peuple : l'humanité toute entière, l'homme et la femme non-privilegiés*. Elle parle au nom des femmes car elles avaient subi «*la plus lourde part de cette oppression*» (*Bulletins de la République*, 6 avril 1848). En tant que socialiste, elle croit, fermement, que la lente révolution socialiste changera naturellement et automatiquement cet état de cause.



16. Congrès masculino-fœmino-littéraire, caricature de Gérard Fontallard parue dans *Aujourd'hui, journal des ridicules*, 15 octobre 1839



17. *Les Bas-Bleus*, n°7, Honoré Daumier paru dans *Le Charivari*, 1844



18. George Sand, caricature par Touchatout, 1873



19. *Miroir drolatique*, Alcide-Joseph Lorentz, 1842

NOHANT : UN REFUGE ET UNE BASE ARRIÈRE

George Sand porte en elle un amour du Berry et un vif intérêt pour le monde paysan, les coutumes et traditions berrichonnes. Nohant devient un centre névralgique.

La maison familiale fait office de laboratoire d'idées. L'écrivain y développe ses réflexions politiques dans ses romans et pièces de théâtre, favorise la diffusion de ses pensées au plus grand nombre grâce au théâtre et aux marionnettes. Elle s'entoure d'amis avec lesquels elle échange.

Faire de Nohant le réceptacle de la libre-pensée n'est pas sans entrave : analphabétisme du monde rural, inertie voire méfiance face aux progrès. « Le Berry, et surtout la partie que nous appelons la Vallée Noire, est une sorte d'oasis où, en bien comme en mal, le changement arrive sans grandes secousses, et cela de temps immémorial » (*Le Théâtre et l'Acteur*, 1858).

En mai 1848, George Sand retourne à Nohant : Paris n'est plus sûr, ses amis sont arrêtés par le gouvernement et envoyés en prison ou en exil. Probablement protégée par son ami Ledru-Rollin, resté au gouvernement, elle n'est pas inquiétée mais préfère rentrer. Elle se réfugie à Nohant « dans quelque province où le choc social vient s'amortir dans le calme des habitudes et la douceur des relations. » Mais elle ne se trouve pas davantage à l'abri, menacée par la bourgeoisie commerçante de La Châtre qui invective les paysans et les encourage à manifester sous les murs de Nohant.



20. Cour d'honneur du château de Nohant

UN ENGAGEMENT CONCRET

C'est par la voie du journalisme, un réseau d'amis et un investissement complet que George Sand définit son engagement politique. Elle est un soutien de taille, notamment financier, dans les entreprises républicaines locales de ses amis.

George Sand s'est engagée concrètement suite aux événements de 1848. Nombre de ses amis comme Arago, Ledru-Rollin, Lamartine ou Louis Blanc composent le gouvernement. Son objectif est de promouvoir la République en province qui est majoritairement royaliste. Elle y met une énergie sans limite, par un travail acharné : « Me voilà déjà occupée comme un chef d'État » écrit-elle à son fils Maurice.

Son rôle et son influence dans le Berry témoignent de son engagement. Elle participe activement à la nomination de son ami Duvernet comme sous-commissaire de La Châtre. En mars, elle place son fils Maurice à la tête de la mairie de Nohant. Elle assure les éditoriaux du *Bulletin de la République*, organe du gouvernement distribué par voie officielle dans toute la France. Ses articles sont l'occasion de clarifier sa pensée politique : « Le règne du peuple [...] s'appelle la République ». Elle rappelle que « la France tente en ce moment... la plus grande œuvre des temps modernes: la fondation du gouvernement du peuple tout entier, l'organisation de la démocratie, la république de tous les droits, de tous les intérêts, de toutes les intelligences et de toutes les vertus ! » (*Bulletins de la République* émanés du ministre de l'Intérieur du 13 mars au 6 mai 1848). Elle précise néanmoins que le communisme immédiat, c'est-à-dire imposé par la force et la violence, détruit le principe de fraternité et nie l'idée même de communisme.

L'écrivain se mobilise et entraîne son entourage pour soutenir certains domestiques en difficulté. Ainsi Françoise Cailleau, cuisinière à Nohant depuis quinze ans, manque de sombrer dans le dénuement total à l'automne 1842. Veuve depuis plusieurs années et maman d'une jeune fille de l'âge de Solange, sa maison brûle en raison d'un four mitoyen avec un voisin. George Sand l'héberge à Nohant le temps des travaux et organise une collecte de fonds pour financer les réparations. Elle sollicite Chopin, Hyppolite Chatiron, ses enfants et demande à Pauline Viardot d'organiser un concert de bienfaisance. Hyppolite se charge des travaux, le tout en un temps record puisque la maison est rebâtie le 28 novembre 1842.

C'est par ce qu'elle voit au plus près les retards de la province que George Sand cherche à éclairer ceux qui font vivre Nohant. Lorsqu'elle s'investit auprès de certains domestiques, elle vise à leur émancipation notamment par le biais de la lecture. L'instruction apporte le progrès et un moyen d'élévation pour les classes populaires, selon les vœux de l'écrivaine. Pourtant le contexte n'est pas favorable. La loi Guizot (1833) visant à créer des écoles dans toute la France ne prend pas. De plus, ces écoles de garçons excluent les filles. Alors George Sand donne de sa personne et s'investit avec enthousiasme dans cette aventure.

Le théâtre constitue un autre levier dans l'instruction des domestiques. Spectateurs, figurants, acteurs, chacun joue un rôle auquel George Sand accorde une importance. La jeune Marie Caillaud, ou Marie des poules, aide-cuisinière entrée au service de George Sand à ses 12 ans joue dans de nombreuses pièces théâtre.



21. Les membres du gouvernement provisoire, 24 février 1848 : Lamartine, Marie, Dupont, Ledru-Rollin, Arago, Pagès, Albert, Marrast, Crémieux, Flocon et Louis Blanc.

L'ENGAGEMENT EN FAVEUR DES BERRICHONS

L'engagement en faveur des Berrichons est double. Pour George Sand, cela passe par l'éducation et par ses œuvres littéraires.

L'enfance de George Sand, en grande partie passée à Nohant au contact des villageois, lui a permis de comprendre avec précision la vie quotidienne et les difficultés des paysans, mesurant leur précarité matérielle et intellectuelle. Dans ses écrits, où elle alterne entre héros idéalisés et descriptions réalistes, elle manifeste son engagement et apporte un témoignage historique important. Elle y décrit l'évolution des mœurs dans les campagnes (danses, costumes, traditions). Elle explique l'incohérence de certaines lois agraires et demande le droit à l'éducation pour les paysans et les femmes. Elle revendique enfin le droit pour chacun de progresser, de s'élever, sans pour autant abandonner sa condition initiale.

L'affaire Fanchette a permis à George Sand de donner la parole, pour la première fois, à un personnage, certes fictif, mais porte-parole des paysans berrichons : Blaise Bonnin. Fanchette est le titre d'une plaquette éditée par George Sand pour venir en aide à une fillette handicapée mentale. Des articles et des lettres commentant cette affaire y sont rassemblés.

Les faits remontent à mars 1843 : un médecin de la Châtre, le docteur Boursault, aperçoit une fillette livrée à elle-même. Accueillie à l'hospice de la ville, où elle aime assister à la messe, elle est finalement confiée à une femme qui s'occupe des enfants trouvés. Mais la fillette s'obstine à retourner à l'hospice pour la messe. Exaspérées par son indocilité, les religieuses l'abandonnent là où la petite avait été trouvée. Le conducteur de la diligence reçoit 100 sous pour cette besogne, on lui en avait donné 50 pour perdre un chien. Certains habitants, inquiets de ne plus voir l'enfant, demandent l'ouverture d'une enquête en juillet qui s'achève sur un non-lieu en septembre. George Sand, utilise alors sa notoriété pour aider Fanchette et dénoncer l'absence de solidarité des autorités. Elle écrit une lettre fictive où elle donne la parole pour la première fois au personnage de Blaise Bonnin, paysan de la Vallée Noire, dans la *Revue Indépendante* en octobre puis novembre. Blaise Bonnin représente le porte-parole des paysans berrichons (saint Blaise étant le patron des laboureurs et Bonnin un nom répandu dans le Berry, particulièrement à Nohant).

L'objectif de cette lettre intitulée « Fanchette » est double : amasser une somme d'argent pour la fillette et dénoncer le scandale. Malgré la pression des autorités locales, qui incitent plusieurs éditeurs à se désister, la plaquette paraît finalement et la somme est remise au préfet de l'Indre à la fin de l'année 1844.

Ce fait divers lui permet de mener une vaste réflexion sur l'enfance, la bâtardise et l'infirmité. Ces thèmes se retrouvent dans ses romans comme *La Mare au Diable*, *François Le Champi* ou *Les Maîtres sonneurs*. Dans *La Mare au Diable*, elle souligne l'impossible évolution culturelle et sociale des fils de paysans, condamnés à la servitude car privés de rêverie et d'esprit critique. Le problème de l'enfant trouvé, le **champi**, est abordé dans *François le Champi*. La réflexion sur le bâtard, l'infirme mais surtout sur le regard d'autrui est présente dans *Les Maîtres sonneurs* : le bâtard, considéré comme un délinquant par nature et l'infirme, perçu comme différent et donc effrayant. Moins d'un an après l'affaire Fanchette, George Sand élargit son champ d'action : dans *Le meunier d'Angibault*, elle évoque à la fois la faiblesse intellectuelle des paysans et les droits des travailleurs malades.

On a souvent reproché à l'écrivaine d'idéaliser les paysans mais on peut nuancer cette critique. On note que les héros concentrent de nombreuses qualités mais ils ne sont pas exempts de défauts. Les personnages secondaires, eux, représentent une réalité paysanne plus sombre : l'avarice, le libertinage, la corruption, le crime, la violence, la jalousie, la niaiserie, la pauvreté, la maladie, la pénibilité du travail, l'abandon. George Sand fait partie des rares écrivains à s'être penchés sur le monde rural. Elle dénonce l'absence de toute structure d'accueil et de soutien pour ceux mis à l'écart pour leurs handicaps, par une société qui ne sait qu'en faire et les perçoit comme des parasites. Elle replace sa réflexion dans une perspective de responsabilité collective et de répartition des ressources lorsqu'elle utilise cette formule dans *Le meunier d'Angibault* : « à chacun selon ses capacités et à chacun suivant ses besoins ».

Le monde paysan est dépeint et défendu principalement dans les romans suivants : *Jeanne*, *Le Meunier d'Angibault*, *Le péché de Monsieur Antoine*, *La Mare au Diable*, *François le Champi* et *La Petite Fadette*. George Sand représente l'ensemble de la société rurale : du mendiant au châtelain, les traditions et coutumes, ainsi que ses idées politiques. Avec *François le Champi* et *La Petite Fadette*, le narrateur n'est plus George Sand mais un paysan, un chanvreur itinérant qui raconte le soir les légendes et histoires du village.



* Champi

Enfant trouvé ou conçu dans les champs, bâtard.

L'affaire Fanchette et les romans « champêtres » dénoncent tous la survivance des servitudes et la perception de certaines catégories sociales comme d'éternels mineurs n'ayant droit ni à la reconnaissance, ni à l'instruction : c'est la femme, soumise à l'homme ; le paysan, maintenu dans l'ignorance pour préserver la hiérarchie ; l'attardé, incapable de sortir de l'ignorance. Tous ces « mineurs » jugés inaptes à acquérir un savoir, à s'exprimer et à justifier leurs choix de vie.

Pour George Sand, l'éducation constitue la condition indispensable à l'égalité sociale. A Nohant, elle a ainsi appris à lire et à écrire à plusieurs de ses domestiques, recrutés parmi les villageois de Nohant. L'histoire de Marie Caillaud dite Marie des poules reste une exception. Au service de George Sand dès l'âge de onze ans en tant qu'aide-cuisinière, elle s'occupe de la basse-cour et montre une vive intelligence associée à une grâce qui touchent George Sand, éternellement insatisfaite de Solange. Puis Marie devient sa femme de chambre et de confiance et participe à l'aventure théâtrale de Nohant.

« Dans mes soirées d'hiver, j'ai entrepris l'éducation de la petite Marie... De laveuse de vaisselle qu'elle était, je l'ai élevée d'emblée à la dignité de femme de charge que sa bonne cervelle la rend très propre à remplir. Mais un grand obstacle, c'était de ne pas savoir lire. Ce grand obstacle n'existe plus. En trente leçons d'une demi-heure chacune, total quinze heures en un mois, elle a su lentement, mais parfaitement toutes les difficultés de la langue. » (Lettre à Charles Duvernet, 1858, dans *Correspondance*, tome XIV.)

Si l'enseignement de George Sand est un succès auprès de la petite Marie des poules, le bilan demeure souvent mitigé auprès de domestiques trop âgés ou moins motivés.

Son engagement prend des formes concrètes en favorisant l'économie locale, à commencer par l'emploi de domestiques berrichons. Elle n'hésite pas à utiliser ses ressources financières pour donner une chance aux plus méritants de s'élever par l'éducation et/ou la formation. C'est le cas du jeune Beauchemin, livré à lui-même et devant mendier pour survivre. Brillant mécanicien, il expose en 1863 au concours agricole de La Châtre deux créations : un moulin à bluter et une faneuse. Si son talent est reconnu et les promesses nombreuses, l'engagement de la part des autorités locales reste nul. George Sand réagit vivement :

« J'ai fait une chose très simple, une cotisation de 15 personnes à 20 fcs. J'en donnerai 100 pour l'entretien des habits et des menus frais, et cette cotisation renouvelée l'an prochain, permettra à l'enfant de se présenter dans 2 ans aux examens pour l'Ecole des Arts et Métiers. C'est un gros petit bonhomme décidé, positif, qui a dans les yeux l'éclair du génie d'application ». (Lettre à Edouard Rodrigues, le 2 octobre 1863, *Correspondance*, tome 18, lettre n°10462).

Les engagements de George Sand illustrent la devise de la République française. Femme de lettres, femme moderne, elle gagne sa liberté dans tous les domaines (familial, sentimental, financier, professionnel) et ce, au prix de luttes acharnées. Porteuse d'une identité contrastée, elle croit profondément en l'égalité qu'elle défend avec ferveur

grâce à sa plume. Elle se nourrit de lectures, d'échanges et surtout d'un entourage qui l'éclaire et lui donne des ailes. C'est ainsi qu'elle défend des causes qui lui tiennent à cœur, dans le souci d'aider ceux qu'elle aime ou qui gravitent autour d'elle. Famille, amis, domestiques : nombreux sont ceux qui ont pu compter sur son influence, ses ressources et sa mobilisation.

Le dénominateur commun aux engagements de George Sand réside dans l'importance de l'instruction et de l'éducation. Rien n'est possible sans cela. Son féminisme ne se comprend qu'à travers ce prisme : œuvrer en faveur de l'éducation des femmes pour s'extraire de la domination masculine, acquérir des droits civils et aspirer à une liberté pleine et entière.

Le caractère des combats menés par George Sand tout au long de sa vie sont particulièrement actuels. La redécouverte peut étonner : on est surpris par l'écho familier de ses mots, de ses idées. Devant nous se dresse un être qui a vécu avec son temps dans une éclairante modernité, bien souvent avant-gardiste, toujours inspiré.

« L'avenir peut s'éveiller plus fort que le passé », *Aldo le rimeur*, 1853



22. Bureau de George Sand dans le boudoir, « Le nez dans la petite armoire qui me servait de bureau » (*Histoire de ma vie*, tome II).



23. Portrait de Marie Caillaud dite « Marie des poules », Charles Marchal, novembre 1861 (collection Christiane Sand)



Paris, 20 janvier 1852.

Prince,

Je vous ai demandé une audience ; mais, absorbé comme vous l'êtes par de grands travaux et d'immenses intérêts, j'ai peu d'espoir d'être exaucée. Le fusté-je d'ailleurs, ma timidité naturelle, ma souffrance physique et la crainte de vous importuner ne me permettraient probablement pas de vous exprimer librement ce qui m'a fait quitter ma retraite et mon lit de douleur. Je me précautionne donc d'une lettre, afin que, si la voix et le cœur me manquent, je puisse au moins vous supplier de lire mes adieux et mes prières.

Je ne suis pas madame de Staël. Je n'ai ni son génie ni l'orgueil qu'elle mit à lutter contre la double force du génie et de la puissance. Mon âme, plus brisée ou plus craintive, vient à vous sans ostentation et sans raideur, sans hostilité secrète ; car, s'il en était ainsi, je m'exilerais moi-même de votre présence et n'irais pas vous conjurer de m'entendre.

Je viens pourtant faire auprès de vous une démarche bien hardie de ma part ; mais je la fais avec un sentiment d'annihilation si complète, en ce qui me concerne, que, si vous n'en êtes pas touché, vous ne pourrez pas en être offensé. Vous m'avez connue fière de ma propre conscience, je n'ai jamais cru pouvoir l'être d'autre chose ; mais, ici, ma conscience m'ordonne de fléchir, et, s'il fallait assumer sur moi toutes les humiliations, toutes les agonies, je le ferais avec plaisir, certaine de ne point perdre votre estime pour ce dévouement de femme qu'un homme comprend toujours et ne méprise jamais.

Prince, ma famille est dispersée et jetée à tous les vents du ciel. Les amis de mon enfance et de ma vieillesse, ceux qui furent mes frères et mes enfants d'adoption sont dans les cachots ou dans l'exil : votre rigueur s'est appesantie sur tous ceux qui prennent, qui acceptent ou qui subissent le titre de républicains socialistes.

Prince, vous connaissez trop mon respect des convenances humaines pour craindre que je me fasse ici, auprès de vous, l'avocat du socialisme tel qu'on l'interprète à de certains points de vue. Je n'ai pas mission pour le défendre, et je méconnaîtrais la bienveillance que vous m'accordez, en m'écoutant, si je traitais à fond un sujet si étendu, où vous voyez certainement aussi clair que moi. Je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste, et, le 2 décembre, après la stupeur d'un instant, en présence de ce dernier lambeau de société républicaine foulé aux pieds de la conquête, mon premier cri a été : « Ô Barbès, voilà la souveraineté du but ! Je ne l'acceptais pas même dans ta bouche austère ;

mais voilà que Dieu te donne raison et qu'il l'impose à la France, comme sa dernière chance de salut, au milieu de la corruption des esprits et de la confusion des idées. Je ne me sens pas la force de m'en faire l'apôtre ; mais, pénétrée d'une confiance religieuse, je croirais faire un crime en jetant dans cette vaste acclamation un cri de reproche contre le ciel, contre la nation, contre l'homme que Dieu suscite et que le peuple accepte. » Eh bien, prince, ce que je disais dans mon cœur, ce que je disais et écrivais à tous les miens, il vous importe peu de le savoir sans doute ; mais, vous qui ne pouvez pas avoir tant osé en vue de vous-même, vous qui, pour accomplir de tels événements, avez eu devant les yeux une apparition idéale de justice et de vérité, il importe bien que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avènement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence ; c'est que d'autres, beaucoup d'autres adversaires de la souveraineté du but ont cru de leur devoir de se taire ou d'accepter, de subir ou d'espérer. Au milieu de l'oubli où j'ai cru convenable pour vous de laisser tomber vos souvenirs, peut-être surnage-t-il un débris que je puis invoquer encore : l'estime que vous accordiez à mon caractère et que je me flatte d'avoir justifié depuis par ma réserve et mon silence.

Si vous n'acceptez pas en moi ce qu'on appelle mes opinions, mot bien vague pour peindre le rêve des esprits, ou la méditation des consciences, du moins, je suis certaine que vous ne regrettez pas d'avoir cru à la droiture, au désintéressement de mon cœur. Eh bien, j'invoque cette confiance qui m'a été douce, qui vous l'a été aussi dans vos heures de rêveries solitaires ; car on est heureux de croire, et peut-être regrettez-vous aujourd'hui votre prison de Ham, où vous n'étiez pas à même de connaître les hommes tels qu'ils sont. J'ose donc vous dire : Croyez-moi, prince, ôtez-moi votre indulgence si vous voulez, mais croyez-moi, votre main armée, après avoir brisé les résistances ouvertes, frappe en ce moment, par une foule d'arrestations préventives, sur des résistances intérieures inoffensives, qui n'attendaient qu'un jour de calme ou de liberté pour se laisser vaincre moralement. Et croyez, prince, que ceux qui sont assez honnêtes, assez purs pour dire : « Qu'importe que le bien arrive par celui dont nous ne voulions pas ? pourvu qu'il arrive, béni soit-il ! » c'est la portion la plus saine et la plus morale des partis vaincus ; c'est peut-être l'appui le plus ferme que vous puissiez vouloir pour votre œuvre future. Combien y a-t-il d'hommes capables d'aimer le bien pour lui-même, et heureux de lui sacrifier leur personnalité si elle fait obstacle apparent ? Eh bien, ce sont ceux-là qu'on inquiète et qu'on emprisonne sous l'accusation flétrissante — ce sont les propres termes des mandats d'arrêt — « d'avoir poussé leurs concitoyens à commettre des crimes ». Les uns furent étourdis, stupéfaits de cette accusation inouïe ; les autres vont se livrer d'eux-mêmes, demandant à être publiquement justifiés. Mais où la rigueur s'arrêtera-t-elle ? Tous les jours, dans les temps d'agitation et de colère, il se commet de fatales méprises ; je ne veux en citer aucune, me plaindre d'aucun fait particulier, encore moins faire des catégories d'innocents et de coupables ; je m'élève plus haut, et, subissant mes douleurs personnelles, je viens mettre à vos pieds toutes les douleurs que je sens vibrer dans mon cœur, et qui sont celles de tous. Et je vous dis :

Les prisons et l'exil vous rendraient des forces vitales pour la France ; vous le voulez, vous le voudrez bien certainement, mais vous ne le voulez pas tout de suite. Ici, une raison, toute de fait, une raison politique vous arrête : vous jugez que la terreur et le désespoir doivent planer quelque temps sur les vaincus, et vous laissez frapper en vous voilant la face. Prince, je ne me permettrai pas de discuter avec vous une question politique, ce serait ridicule de ma part ; mais, du fond de mon ignorance et de mon impuissance, je crie vers vous, le cœur saignant et les yeux pleins de larmes :

— Assez, assez, vainqueur ! épargne les forts comme les faibles, épargne les femmes qui pleurent comme les hommes qui ne pleurent pas ; sois doux et humain, puisque tu en as envie. Tant d'êtres innocents ou malheureux en ont besoin ! Ah ! prince, le mot « déportation », cette peine mystérieuse, cet exil éternel sous un ciel inconnu, elle n'est pas de votre invention ; si vous saviez comme elle consterne les plus calmes et les hommes les plus indifférents. La proscription hors du territoire n'amènera-t-elle pas peut-être une fureur contagieuse d'émigration que vous serez forcé de réprimer. Et la prison préventive, où l'on jette des malades, des moribonds, où les prisonniers sont entassés maintenant sur la paille, dans un air méphitique, et pourtant glacés de froid ? Et les inquiétudes des mères et des filles, qui ne comprennent rien à la raison d'État, et la stupeur des ouvrières paisibles, des paysans, qui disent : « Est-ce qu'on met en prison des gens qui n'ont ni tué ni volé ? Nous irons donc tous ? Et cependant, nous étions bien contents quand nous avons voté pour lui. »

Ah ! prince, mon cher prince d'autrefois, écoutez l'homme qui est en vous, qui est vous et qui ne pourra jamais se réduire, pour gouverner, à l'état d'abstraction. La politique fait de grandes choses sans doute ; mais le cœur seul fait des miracles. Écoutez le vôtre, qui saigne déjà. Cette pauvre France est mauvaise et farouche à la surface, et, pourtant, la France a sous son armure un cœur de femme, un grand cœur maternel que votre souffle peut ranimer. Ce n'est pas par les gouvernements, par les révolutions, par les idées seulement que nous avons sombré tant de fois.

Toute forme sociale, tout mouvement d'hommes et de choses seraient bons à une nation bonne. Mais ce qui s'est flétri en nous, ce qui fait qu'en ce moment, nous sommes peut-être ingouvernables par la seule logique du fait ; ce qui fait que vous verrez peut-être échapper la docilité humaine à la politique la plus vigoureuse et la plus savante, c'est l'absence de vertu chrétienne, c'est le dessèchement des cœurs et des entrailles. Tous les partis ont subi l'atteinte de ce mal funeste, œuvre de l'invasion étrangère et du refoulement de la liberté nationale ; partant, de sa dignité.

C'est ce que, dans une de vos lettres, vous appeliez le développement du ventre, l'atrophie du cœur. Qui nous sauvera, qui nous purifiera, qui amollira nos instincts sauvages ? Vous avez voulu résumer en vous la France, vous avez assumé ses destinées, et vous voilà responsable de son âme bien plus que de son corps devant Dieu. Vous avez voulu résumer en vous la France, vous avez assumé

ses destinées, et vous voilà responsable de son âme bien plus que de son corps devant Dieu. Vous l'avez pu, vous seul le pouvez ; il y a longtemps que je l'ai prévu, que j'en ai la certitude, et que je vous l'ai prédit à vous-même lorsque peu de gens y croyaient en France. Les hommes à qui je le disais alors, répondaient :

— Tant pis pour nous ! nous ne pourrions pas l'y aider, et, s'il fait le bien, nous n'aurons ni le plaisir ni l'honneur d'y contribuer. N'importe ! ajoutaient-ils, que le bien se fasse, et qu'après, l'homme soit glorifié !

Ceux qui me disaient cela, prince, ceux qui sont encore prêts à le dire, il en est qu'en votre nom, on traite aujourd'hui en ennemis et en suspects.

Il en est d'autres moins résignés sans doute, moins désintéressés peut-être, il en est probablement d'aigris et d'irrités, qui, s'ils me voyaient en ce moment implorer grâce pour tous, me renieraient un peu durement. Qu'importe à vous qui, par la clémence, pouvez vous élever au-dessus de tout ! qu'importe à moi qui veux bien, par le dévouement, m'humilier à la place de tous ! Ce serait de ceux-là que vous seriez le plus vengé si vous les forciez d'accepter la vie et la liberté, au lieu de leur permettre de se proclamer martyrs de la cause.

Est-ce que ceux qui vont périr à Cayenne ou dans la traversée ne laisseront pas un nom dans l'histoire, à quelque point de vue qu'on les accepte ? Si, rappelés par vous, par un acte non de pitié mais de volonté, ils devenaient inquiétants (ces trois ou quatre mille, dit-on) pour l'élu de cinq millions, qui blâmerait alors votre logique de les vouloir réduire à l'impuissance ? Au moins, dans cette heure de répit que vous auriez donnée à la souffrance, vous auriez appris à connaître les hommes qui aiment assez le peuple pour s'annihiler devant l'expression de sa confiance et de sa volonté.

Amnistie ! amnistie bientôt, mon prince ! Si vous ne m'écoutez pas, qu'importe pour moi que j'aie fait un suprême effort avant de mourir ? Mais il me semble que je n'aurai pas déplu à Dieu, que je n'aurai pas avili en moi la liberté humaine, et surtout que je n'aurai pas démerité de votre estime, à laquelle je tiens beaucoup plus qu'à des jours et à une fin tranquilles. Prince, j'aurais pu fuir à l'étranger lorsqu'un mandat d'amener a été lancé contre moi, on peut toujours fuir ; j'aurais pu imprimer cette lettre en factum pour vous faire des ennemis, au cas où elle ne serait pas même lue par vous. Mais, quoi qu'il en arrive, je ne le ferai pas. Il y a des choses sacrées pour moi, et, en vous demandant une entrevue, en allant vers vous avec espoir et confiance, j'ai dû, pour être loyale et satisfaite de moi-même, brûler mes vaisseaux derrière moi et me mettre entièrement à la merci de votre volonté.

George Sand



§ François Arago (1786-1853)

Astronome physicien et homme d'État français. Brillant scientifique et redoutable orateur, Arago contribue à plusieurs avancées dans les domaines de l'optique, de la physique, de l'astronomie et de la photographie. Pédagogue, il cherche à faire comprendre au plus grand nombre ses travaux. Ministre de la Guerre, de la Marine et des Colonies sous la IIe République, il contribue à l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Il refuse de prêter serment à Louis-Napoléon Bonaparte et démissionne de ses fonctions après le coup d'État de 1851 qui voit la création du Second Empire.

§ Louis Blanc (1811-1882)

Journaliste et historien français. Il découvre très jeune la vie ouvrière et ses rudesses, ce qui le sensibilise aux idées socialistes. Il s'engage dans la presse d'opposition sous la Monarchie de Juillet, notamment auprès du journal *La Réforme*. Il y prône par exemple le suffrage universel et propose une réorganisation du travail afin de limiter les effets désastreux de la concurrence. Son engagement concret dans la révolution de 1848 le propulse à la tête du gouvernement provisoire. Il œuvre en faveur du droit au travail et de la création d'ateliers sociaux. Sans succès. Isolé et menacé dans son propre camp, il est rapidement écarté du pouvoir et s'exile pendant plus de vingt ans. De retour en France en 1871, il poursuit son activité politique.

§ Jean-Baptiste Auguste Clésinger (1814-1883)

Sculpteur et peintre français. En 1847, il épouse Solange Dudevant, la fille de George Sand. Les relations entre le couple et l'écrivain se détériorent rapidement, aboutissant à une rupture durable. Les dettes des Clésinger deviennent un souci régulier pour George Sand, pressée d'hypothéquer Nohant, ce qu'elle refuse fermement.

§ Jeanne Deroin (1805-1894)

Lingère devenue institutrice. En 1831, elle rédige un « plaidoyer contre la soumission des femmes ». Lors de son mariage en 1832, elle refuse de prendre le nom de son époux et défend avec ferveur l'égalité entre conjoints. En 1849, elle se présente comme candidate aux élections législatives mais est peu soutenue dans cette initiative, voire discréditée.

§ Maurice Dudevant dit Maurice Sand (1823-1889)

Écrivain, entomologiste et artiste français. Fils aîné de George Sand et très proche de sa mère, Maurice développe de nombreux talents artistiques. Il s'épanouit particulièrement dans le théâtre de marionnettes. Maurice en profite pour dénoncer avec humour les travers de la société berrichonne. *Masques et bouffons*, paru en 1859, est un ouvrage de référence sur l'histoire et les personnages de la Commedia dell'arte. Poussé par sa mère, il devient maire de Nohant en 1874 et est réélu en 1878.

§ Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine (1790-1869)

Poète, romancier, dramaturge et homme politique français. Il débute sa carrière politique après la révolution de juillet 1830. Après deux échecs, il est élu député en 1833 et le reste jusqu'en 1851. A la proclamation de la IIe République en 1848, il devient membre du gouvernement provisoire et ministre des affaires étrangères. Il participe aux débats de l'Assemblée constituante consacrés à l'organisation et au fonctionnement des institutions de la future IIe République. Il défend la séparation des pouvoirs et l'élection du président de la République au suffrage universel.

§ Félicité Robert de Lamennais (1782-1854)

Prêtre, écrivain, philosophe et homme politique français. Précurseur de la démocratie chrétienne et du catholicisme social, il cherche à promouvoir des valeurs chrétiennes comme la liberté, le respect de l'individu et des droits de l'homme, la fraternité etc. La publication de *Paroles d'un croyant* (1834) annonce sa rupture avec l'Église mais aussi sa rencontre avec George Sand en 1835.

§ Alexandre-Auguste Ledru-Rollin (1807-1874)

Avocat et homme politique français. Fervent défenseur des journalistes républicains et du suffrage universel, il s'engage activement en politique en tant que député radical. En 1843, il fonde le journal *La Réforme* dans lequel il promeut la République. Il participe à la révolution de 1848 et fait partie du gouvernement provisoire, ce qui lui permet d'instituer le suffrage universel masculin.

§ Pierre-Henri Leroux (1797-1871)

Editeur, philosophe et homme politique français. Théoricien du socialisme, il mène une réflexion profonde sur son idéal de société qui conjuguerait harmonieusement liberté, égalité et fraternité. Franc-maçon, très critique envers l'Église, il admire cependant l'Évangile. Co-auteur d'une *Encyclopédie nouvelle* (1837-1843), cet ouvrage pose les bases de la pensée socialiste et républicaine au XIXe siècle. Il fait la rencontre de George Sand en 1835. En 1843, il crée une imprimerie à Boussac (Creuse) et adopte un mode de vie communautaire avec sa famille, ses proches et quelques disciples. Maire de Boussac en 1848, il est également député pendant la IIe République. Il s'exile à Londres puis dans l'île de Jersey après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851. Il revient en France en 1860.

§ Louis-Chrysostome Michel dit Michel de Bourges (1797-1853)

Avocat et homme politique français. Brillant orateur et profondément républicain, il participe aux procès politiques les plus marquants de la monarchie de Juillet. Entre 1835 et 1837, il est également l'avocat et l'amant de George Sand qui obtient, grâce à lui, le divorce avec Casimir Dudevant.

§ Eugénie Niboyet (1796-1883)

Ecrivaine et journaliste française, militante de la cause féministe. Elle fonde en 1848 le journal *La voix des femmes* qui traite uniquement de la question du droit des femmes et qui est l'un des premiers quotidiens féministes français. Le journal propose en avril 1848 la candidature de George Sand à l'Assemblée constituante. Cette dernière désavoue sévèrement l'initiative, ce qui met un terme au quotidien.

§ Agricol Perdiguier (1805-1875)

Menuisier, compagnon du Tour de France, écrivain et député français. Son premier tour de France en 1824 lui montre les conflits entre sociétés de compagnonnage, relief des conflits sociaux de l'époque. Ses écrits (chansons, ouvrages, correspondance) visent à réconcilier les compagnons. Son *Livre du Compagnonnage* (1839), premier écrit par un compagnon sur les compagnons, attire l'attention de nombreux intellectuels dont George Sand. Celle-ci l'aide financièrement en organisant un Tour de France en 1840. Le héros de son ouvrage *Compagnon du Tour de France*, Pierre Huguenin, incarne Agricol Perdiguier. Républicain engagé et franc-maçon, il vise à défendre les travailleurs par l'action politique. Actif durant la révolution de 1830, député au cours de la IIe République, Agricol Perdiguier s'exile pendant quatre ans en Suisse après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851. Infatigable travailleur, il

lutte avec ferveur pour la fraternité, l'accès à l'instruction, le suffrage universel, l'abolition de la peine de mort, la liberté de la presse et la laïcité.

§ Louis-Charles Poncey (1821-1891)

Maçon et poète français de langues française et occitane. Autodidacte, sa situation modeste le contraint à travailler jeune. Il compose de nombreux vers qui sont publiés en 1842 dans *Marines*. George Sand découvre ce recueil et entretient une correspondance avec Charles Poncey, l'encourageant à davantage décrire son travail d'ouvrier.

§ Charles Benoît Robin-Duvernoy (1807-1874)

Ecrivain français, ami de George Sand et témoin de la vie berrichonne, plus particulièrement de La Châtre. Ami depuis l'enfance avec George Sand, cette relation dure jusqu'au décès de Duvernoy. Passionnés de littérature et de théâtre, ils partagent de nombreuses idées politiques et fondent ensemble le journal *L'Eclair de l'Indre* en 1844.

§ Pauline Rolland (1805-1852)

Féministe socialiste française. Proche de George Sand et de Pierre Leroux, elle vit une dizaine d'années dans la communauté de Boussac. Ses enfants portent son nom et son élevés par elle, tout comme la fille de Flora Tristan à la mort de cette dernière. A partir de 1848, elle s'engage activement pour la cause féministe, notamment auprès de Jeanne Deroin. Elle résiste au coup d'État de 1851 et est condamnée à dix ans de déportation en Algérie. George Sand intervient pour sa libération anticipée. Mais Pauline Rolland meurt lors de son retour, sa santé fragilisée par des conditions de détention éprouvantes.

§ Flora Célestine Thérèse Henriette Tristan y Moscoso, dite Flora Tristan (1803-1844)

Femme de lettres, ouvrière, militante socialiste et féministe, elle est l'une des figures majeures du débat social dans les années 1840 et participe aux premiers pas de l'internationalisme. Suite à plusieurs années de violences conjugales elle se bat pour sa vie et pour le droit à divorcer. En 1843 elle s'embarque dans « un tour de France » afin de répandre ses idées progressistes. Parfois occultée par ses camarades masculins, comme Karl Marx ou Proudhon, elle apparaît aujourd'hui comme la figure majeure des luttes de la classe ouvrière et pour la condition féminine partout dans le monde.

* **Ateliers nationaux**

Organisation destinée à fournir du travail aux chômeurs parisiens après la révolution de février 1848. L'État intervenait directement en fournissant, en organisant et en payant le travail.

* **Champi**

Enfant trouvé ou conçu dans les champs, bâtard.

* **Index librorum prohibitorum**

Appelé aussi ILP (index des livres prohibés), ce catalogue instauré à l'issue du concile de Trente (1545-1563) liste les ouvrages que les catholiques romains n'étaient pas autorisés à lire. Le but était d'empêcher la lecture de livres jugés immoraux ou contraires à la foi.

* **Procès des insurgés d'avril 1834**

Le 9 avril 1834, les ouvriers de la soie, les canuts de Lyon, se soulèvent suite à la dénonciation des baisses de salaires. Adolphe Thiers, ministre de l'Intérieur, laisse les manifestants ériger des barricades puis ordonne aux troupes de reconquérir la ville. Le bilan est environ de 600 morts et 10 000 arrestations pendant cette « Sanglante semaine ». Le procès, de grande ampleur, se déroulera en 1835.

* **Révolution de 1830**

Ou révolution de Juillet, il s'agit la seconde révolution française, après celle de 1789. Elle porte sur le trône un nouveau roi, Louis-Philippe Ier, à la tête d'un nouveau régime, la monarchie de Juillet, qui succède à la Seconde Restauration. Cette révolution se déroule sur trois journées, les 27, 28 et 29 juillet 1830, dites « Trois Glorieuses ».

* **Roman-feuilleton**

Roman populaire dont le récit, publié en épisodes dans un quotidien.

& OUVRAGES

Joseph Barry

George Sand ou le scandale de la liberté
éd. Seuil, Paris, 1982

Martine Reid

George Sand
éd. Gallimard, 2003

Michel Winock

La France politique, XIXe-XXe siècle
éd. Seuil, Paris, 2003

Jean Derens, Luc Passion, Martine Reid

George Sand, L'œuvre-vie
éd. Seuil, Paris, 2004

Francis Demier

La France du XIXe siècle
éd. Seuil, Paris, 2014

Michelle Perrot

George Sand à Nohant
éd. Seuil, Paris, 2018

& ARTICLES

Jérôme Grévy

L'éducation des filles au XIXe siècle
Université de Poitiers, 24 mars 2016
<http://regards-enfance.edel.univ-poitiers.fr/education-des-filles-au-xixe-siecle-j-grevyl/>

Rebecca Rogers

L'enseignement au féminin
TDC, n°986, p.18-19, Université
Paris-Descartes, 24 mars 2016
<https://cdn.reseau-canope.fr/archivage/valid/N-4549-12043.pdf>

Hélène Raymond

Luttes pour les droits des femmes au XIXe siècle au féminin
Le blog Gallica, 01 mars 2019
<https://gallica.bnf.fr/blog/01032019/luttes-pour-les-droits-des-femmes-au-19e-siecle?mode=desktop>

Jean-Claude Vimont

George Sand et la république, entretien avec Michelle Perrot
Criminocorpus, 11 juin 2012
<http://criminocorpus.revues.org/1937>

Jane Chapman

George Sand, journaliste littéraire 1843-1845
La République des Lettres, Paris, 8 juin 2006, <https://republique-des-lettres.fr/10686-george-sand.php>

© CRÉDITS IMAGES

Couverture. Gallica

BnF

01. Domaine public

Wikipédia

02. Domaine public

Wikipédia

03. Domaine public

Wikipédia

04. Domaine public

Wikipédia

05. Gallica

BnF

06. Gallica

BnF

07. Gallica

BnF

08. Domaine public

Wikipédia

09. Musée Carnavalet

Paris Musées

10. Gallica

BnF

11. Domaine public

Wikipédia

12. Musée Carnavalet

Paris Musées

13. 31 Fi 195, fonds Marchand

Archives départementales du Nord

14. 31 Fi 196, fonds Marchand

Archives départementales du Nord

15. Gallica

BnF

16. V. Baud

Archives départementales de l'Indre

17. Domaine public

Wikipédia

18. Domaine public

Wikipédia

19. Gallica

BnF

20. Pascal Lemaître

Centre des monuments nationaux

21. Domaine public

Wikipédia

22. Colombe Clier

Centre des monuments nationaux

23. Christiane Sand

Collection privée